

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. IX.

MONTREAL, 3 DECEMBRE 1898.

No. 200

SOMMAIRE :

ADOLPHE LAMARCHE

Adolphe Lamarche, (*Suite et fin*) *Vieux**Suite et fin.*

Rouge -- La *Patrie* et le club Geof-
frion, *Franc Libéral* — L'Œuvre de
désorganisation, *Libéral* — Les écoles
élémentaires, *Magister* — Guillaume
II à Jérusalem — Gloire éphémère,
Libéral — A travers les journaux, *Ri-
golo* — Le Vieux Lion à l'œuvre, *Rieur*
— Patric, *Jules Simon* — L'oncle Fé-
dia, [*à suivre*] *Eug. Melchior de Vo-
gué*.

Une anecdote peindra le curé de pied
en cap. Le docteur avait beau vouloir se
donner exclusivement à son art, tout lui
chantait à l'oreille, en ce pays de puissan-
te végétation, qu'il n'est pas bon que
l'homme soit seal. Mais . . . la Genèse
qui donne le conseil, ne se coupe pas du
quibus. Pour se mettre en ménage, il faut
de quoi . . . Et où le prendre ? Le doc-
teur alla au curé. Cette démarche qui pas-
serait pour audacieuse et quasi-sacrilège
dans nos provinces où le clergé tire tant
des fidèles, cette démarche, dans ce pays
vierge de toute souillure simonienne, pa-
rut un fait tout simplet.

Et la transaction ne fut pas compliquée,
comme on va le voir.

— Mon bon père, je voudrais me ma-
rier.

— Excellente idée, mon enfant, trois fois
excellente.

— Mais je n'ai pas d'argent . . .

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne
sont pas les conditions ordinaires des autres
journaux. Nous livrons le journal à domicile
[franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au
commencement de chaque mois. Tout ce que
nous demandons au public est de voir le
journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont
payables tous les quatre mois et d'avance. Nous
adresserons un numéro échantillon gratuitement
à tous ceux qui en feront la demande.

- Ah ! pas d'argent, bien, bien . . .
- Il me faudrait deux cents piastres.
- Certes, il faut ça.
- Voulez-vous me les prêter ?
- Me les rendez-vous ?
- Pas sûr.

Le bon curé regarda bien en face son homme, puis alla chercher ses économies et fit le prêt sans garantie.

De son côté, le docteur vint prendre femme au pays natal, retourna dans sa Thébaidé, remboursa . . . et conserve toujours le plus tendre souvenir de ce bon prêtre comme il s'en trouvera, espérons-le, sans cesse douze pour que l'humanité n'oublie pas que ce fut le Christ, pauvre mais généreux, qui fonda la religion.

Nous avons oublié de dire que le docteur avait fabriqué de ses propres mains tous ses meubles.

A Montréal, il fallait mener de front les études et le gagne-pain. Aussi le docteur, tout en reprenant au Victoria ses chères études — qu'il réussit à écourter d'un an — s'occupa d'enseignement militaire et de l'Almanach de ses adresses.

Bientôt on l'appelait au poste de professeur d'anatomie à cette même école. Il le remplit durant trois années, gratuitement, bien qu'il eut à supporter les frais de cheval et voiture. Puis il fut professeur d'anatomie pendant 18 ans.

Ce long professorat, dans une branche si propre à émousser la sensibilité la plus vive, n'a enlevé au docteur rien de ce grand fond de sympathie et d'affection native que l'on remarquait chez lui dès le collège. Que d'âmes fortement trempées n'ont pu supporter seulement l'étude du corps humain. Lemercier, qui fut un

“homme” et que rien ne faisait fléchir, ne put y tenir. A ce sujet on nous permettra d'extraire des *Soixante ans de Souvenirs* de Legouvé ces quelques lignes :

“Au milieu de ces études anatomiques, Lemercier s'éprit d'une jeune femme d'un éclat de beauté remarquable. Un jour, assis près d'elle, il se sent tout à coup le jouet, la proie de la plus étrange fascination. Sa science d'anatomiste le poursuivant près d'elle, son regard devient comme un scalpel. Malgré lui, l'œil fixé sur ce cher visage, il le dépouille de son teint, de sa fraîcheur ; malgré lui il cherche, il suit sous ces chairs éclatantes le jeu des fibres, des muscles, des nerfs ; il les dissèque ! il fait de cette tête charmante une tête de squelette. Epouvanté, il veut chasser cette vision et s'enfuir ; mais, à peine revenu le lendemain en face de celle qu'il aimait, cet infernal travail de dissection recommence. Alors, saisi de rage, il jette là cette affreuse science qui tuait l'amour en lui, et consacre ses ressentiments dans le poème de la *Pan-hypocrisiade*, en les prêtant à Copernic :

J'ai trop souvent, au sein d'une victime humaine
Cherché par où l'artère est unie à la veine,
Et n'ai trouvé dans l'homme, au grand jour

[dépouillé,

Qu'un labyrinthe obscur où je me suis souillé,
J'ai reculé j'ai fui ce néant de moi-même,
Et me réfugiant dans ta raison suprême,
J'ai repoussé cet art qui m'offrait trop souvent
L'aspect de l'homme éteint dans l'homme

[encore vivant.”

Après la fusion de Laval avec Victoria, le docteur est devenu professeur d'obstétrique. Dans cette branche il est sans rival. Les deux Maîtres reconnus en France, Ternier, puis Budin, ont sans cesse correspondu avec lui. Il dirige le plus ancien journal de la profession : l'*Union Médicale* qui fait l'échange de 175 autres journaux du même genre dans tout l'univers. Sa bibliothèque et sa collection d'instruments sont d'une richesse considérable.

Il jouit, comme bien l'on pense, d'une clientèle digne de lui, et, pourtant, il est également le médecin des pauvres. Une réminiscence en passant. Il y a quelque

temps il soignait un patient qui, devenu incapable de le payer et se sentant trop timide cessa de le consulter. Le docteur s'étonnant de ne plus le voir, alla chez lui.

— Que faites-vous, lui dit-il, vous n'êtes pas encore guéri, et vous . . . m'abandonnez ?

— C'est que, docteur, je suis trop pauvre pour vous payer . . .

— Eh bien, j'aime mieux vous soigner pour la science que de ne pas vous soigner du tout

Il est le médecin du Refuge Français, dont le dernier rapport annuel contenait tout un éloquent paragraphe à son adresse.

Ses élèves en raffolent ; mais il n'aime pas les frelons. Pour eux, pas de miséricorde.

Il est souvent appelé comme expert devant les tribunaux pour éclaircir les " X " les plus opaques et ses témoignages sont aussi remarquables par la science profonde et limpide que par une forme élégante et et d'un grande justesse.

* * *

Très hospitalier, le docteur s'entoure souvent d'amis triés sur le volet. Sans se donner activement à la politique, il est âme et corps franc libéral.

Depuis la perte douloureuse qu'il a éprouvée dans la personne de son fils aîné, ce martyr de la science dont nous avons parlé ici même, notre ami dirige toutes ses ambitions, toute sa sollicitude sur l'avenir de son autre fils, enfant supérieurement doué, lui aussi, qui sait porter en lui ce qui, à l'éclosion, sera la joie des vieux jours de son père.

Un dernier mot.

Le Dr Lamarche voulant, en plein sanctuaire de la Science, laisser un souvenir

tangible du passage trop court de son aîné, vient de donner à Laval deux cent cinquante volumes de médecine qu'il destinait au défunt.

Exegi monumentum ! peut-il dire.

VIEUX-ROUGE.

La "Patrie" et le club Geoffrion

La *Patrie* vient d'ajouter l'article suivant à la longue série de ses écrits spécialement destinés à insulter les vrais libéraux :

Le Club Geoffrion est en ce moment aux mains de chercheurs de places déconfits et d'individus sans responsabilité. Les véritables amis du parti libéral ne le fréquentent plus, pour éviter la promiscuité de gens comme ceux qui, hier soir, ont fait voter une résolution par laquelle le Club Geoffrion envahit le comté de Beauharnois en faveur de M. Plante, candidat conservateur, contre M. Mercier, candidat libéral, également choisi par une convention.

Voici donc une organisation soi-disant amie qui patronne une candidature conservatrice de préférence à une candidature libérale, approuvée et appuyée par le gouvernement libéral de Québec ; cela suffit pour faire juger du caractère et du sens commun de la clique qui fait, au Club Geoffrion, du bruit et de la besogne pour le compte de la *Minerve* et de la *Presse*.

Le Club Geoffrion est tombé dans le discrédit et pas un libéral sérieux ne doit se préoccuper de ce qui s'y dit ou s'y fait. Nos amis de Beauharnois et d'ailleurs comprendront que Sir Wilfrid Laurier et l'hon. M. Marchand sont plus aptes à diriger le parti libéral que ne le sont des mornes tels que les Brabant et les McCaffrey.

L'hon. M. Geoffrion, avec qui nous avons causé ce matin des sottises de ce club, a condamné les écervelés qui travaillent en vain et sans s'en apercevoir à nuire aux gouvernements d'Ottawa et de Québec, et il a ajouté : " Vous comprenez bien que je n'ai aucun contrôle sur cette association, car autrement jamais une résolution aussi insensée que celle d'hier soir n'aurait passé."

Nous ne croyons pas que les deux à trois cents personnes qui ont le courage de lire les articles de la *Patrie* aient, un seul moment, à la lecture de cet insolent écrit, doute qu'il existe un

profond mécontentement dans le parti libéral. Pareil langage ne peut, à la vérité, que prouver le fait. Qui injurie n'affirme ni ne prouve. Et, d'ailleurs, tous savent que la *Patrie* n'a aucune autorité sur ce sujet; elle est la chose de M. Tarte et sa raison d'être disparaîtrait le jour où elle cesserait de le seconder dans ses œuvres tortueuses et dévastatrices. Qui dit Tarte dit *Patrie* et *vice versa*.

Non seulement le mécontentement existe depuis longtemps, mais nous voici en plein temps de crise. Les chefs l'auront voulu. Depuis des mois et des mois, ils font sourde-oreille; les représentations des vrais clubs libéraux ont été autant de paroles dans le désert. Il suffirait d'être vraiment dévoué au salut du parti pour se voir mis sur la *black list* et boycotté.

Il n'arrive donc que ce qui devait fatalement arriver. Quand les sages avis sont de nul effet; il faut recourir à autre chose. La patience qui n'a pas de limites cesse bientôt d'être une vertu, pour devenir de la complicité.

Nous avouons que l'énergique résolution du Club Geoffrion est un rude coup. Que voulez-vous? Les chefs l'ont voulu. Ils ne font que commencer cette révolte de tempêtes que leur a si souvent prédite le *Réveil*.

M. Mackenzie au pouvoir n'agissait pas autrement que M. Laurier de nos jours; il n'écouait rien, ignorait tout, et il a été emporté. Ce sont, de 1874 à 1878 les *ralliés* qui étaient adulés et choyés et ce sont eux qui ont aidé à la défaite de Mackenzie. L'histoire va se renouveler pour Laurier et ses *collègues*.

M. Tarte dit que le Club Geoffrion est aux mains des chercheurs de places. C'est une insulte gratuite et c'est le contraire qui est la vérité, car les chercheurs professionnels de picotin se trouvent dans le club tartiste. Le fait brutal est celui-ci: les clubs les plus dévoués et plus franchement libéraux sont mécontents. Ce n'est qu'à force de manœuvres déloyales que les gens de M. Tarte ont pu obtenir une petite majorité dans le club National et cette majorité va disparaître à la première occasion.

Ce n'est pas le vrai parti libéral qui fait la besogne des journaux bleus, c'est M. Tarte et,

c'est notoire, le plus grand plaisir qu'on peut accordé aux conservateurs, c'est de maintenir M. Tarte à son poste, de le substituer pratiquement à M. Laurier et de répéter en 1898 et 1899 l'histoire de 1874 à 1878 et celle des derniers mois du régime Mercier.

M. Tarte persiste à se cacher derrière MM. Laurier et Marchand, comme c'est sa tactique; chaque fois qu'il dit ou fait une vilennie et ses deux chefs sont-là, comme deux corps sans âme, admettant par leur anéantissement volontaire, la responsabilité, la collusion.

Commençant à croire que ces deux alliés ne sont pas suffisants, M. Tarte a fait interviewer M. Geoffrion une autre idole d'or dégénérée en statue de sel. Ce grand libéral, ce champion de toutes les libertés répond que s'il avait su ce qui devait arriver il y aurait mis ordre, en d'autres termes, il aurait posé la muselière. Comme ils sont admirables ces libéraux de vieille souche! Pensez-vous qu'ils en auront une figure en retournant devant le peuple.

Les attitudes énergiques des principaux clubs les démarches décisives de deux d'entre eux sont de toute évidence le commencement de cette désagrégation prévue par nous.

Quand la chute sera finale, ce ne sera certes ni au *RÉVEIL* ni aux libéraux de sa trempe à prononcer le *mea culpa*.

FRANC LIBERAL.

MM. Martineau et Demers viennent de faire un rapport à la commission scolaire, dans lequel ils signalent plusieurs réformes à faire dans les écoles de la commission. Comme il ne s'agit que des écoles sous la direction des laïques, il n'y a pas à craindre qu'on crie à la révolution, à la persécution.

SOYEZ SUR VOS GARDES

Contre les affections des voies respiratoires, il n'est pas de remède aussi précieux que le BAUME RHUMAL. 25 cts partout. 144

L'Œuvre de Desorganisation

L'œuvre de désorganisation entreprise par Joseph-Israël Tarte se continue. On a dit que le ministre des Travaux Publics était un homme habile. Nous l'avons nié d'abord. Et nous n'avions pas tort, si l'on veut dire que M. Tarte exerce son habileté en faveur du parti libéral.

Mais nous avons tort en ce sens que M. Tarte travaille avec une habileté réellement consommée à détruire le parti libéral. Le ministre des Travaux Publics a pour principe qu'il faut frapper à la tête; et il n'épargne aucun effort pour faire disparaître les hommes qui ont fait la force du parti libéral dans le passé.

Ça date de loin, depuis la guerre déclarée entre Israël et son ancienne idole, Sir Hector Langevin.

Tarte s'était d'abord imaginé que Caron et Chapleau lui prêteraient main forte pour renverser celui qu'il avait adulé et qu'avec leur protection il pourrait rester dans le parti conservateur.

Malheureusement, d'après l'expression de Tarte lui-même, Caron se sauva comme un lièvre. Chapleau, réputé plus habile, cultiva la chèvre et le choux jusqu'au moment où il s'aperçut qu'il s'était fait roulé comme tous ceux qui ont été assez naïfs pour mettre la confiance dans la bonne foi d'Israël.

Après s'être conduit de cette façon il ne restait à Tarte qu'une ressource: se faire une place dans le parti libéral. Pour cela il fallait faire disparaître les chefs qui pouvaient aspirer à des portefeuilles. M. Beausoleil fut la première victime. On le laissa essuyer le poids de la persécution, sans penser qu'on préparait des fers pour soi-même. M. Frs. Langelier éleva la voix en suite. On achète son silence au moyen d'une jugerie comme aussi celui de M. Choquette.

Mais il restait un homme encombrant — un homme qui s'était fait élire dans un comté conservateur sur un programme d'améliorations publiques. :

Nous avons nommé M. Raymond Préfontaine. Il fallait le détruire.

C'est ce à quoi M. Tarte travaille avec toute l'astuce qui lui est propre. Les améliorations du

havre aussi utiles qu'elles avaient été promises avec énergie par le député de Maisonneuve n'auront lieu, dit le ministre des Travaux Publics que si on veut se soumettre à mes volontés.

Conséquences:

Si les améliorations se font le mérite appartiendra à M. Tarte.

Si les améliorations ne se font pas la faute sera à M. Préfontaine.

Ne fallait-il pas détruire tous ceux qui pourraient avoir l'oreille de l'honorable M. Laurier?

Mais après l'expérience des deux dernières années, la députation libérale doit commencer à voir clair. Si elle laisse écraser ses chefs elle n'aura qu'une ressource: Se mettre à quatre pattes, suivant l'élégante expression connue.

Il est temps qu'on se révolte.

LIBERAL.

Lady Aberdeen tenait à laisser des souvenirs au Canada. Avec la connivence de M. Tarte elle en laissera au bureau de poste, où des entrepreneurs *ad hoc* sont à préparer des bureaux pour les demoiselles qui rédigeront l'organe des Victorian Nurse.

LES ECOLES ELEMENTAIRES

Ils y viendront tous. *L'Oiseau Mouche* qui, y a deux ans n'avait pas assez d'injures pour ceux qui osaient critiquer la condition de nos écoles élémentaires, publie un long article sur le sujet. Et voici ce qu'il trouve:

« Fils de colons et fils de commerçant ou d'artisans ne doivent point être instruits de la même manière et des mêmes choses. Moins de livres dans les écoles élémentaires et rurales, trois ou quatre seulement, les principaux, mais tous bien faits et expliqués aux enfants de façon à développer toutes leurs facultés en vue de la carrière à laquelle leurs parents les destinent; un bon traité d'arithmétique pratique pour un cultivateur; un manuel d'agriculture simple, facile, pratique aussi; des leçons de choses qui fassent aimer à l'enfant le métier de laboureur en lui apprenant à l'exercer autant avec sa tête qu'avec

ses bras, et par suite à le rendre doublement rémunérateur. Pourquoi donc tant de jeunes gens de nos campagnes prennent-ils en si profond dégoût la noble profession de leurs pères et passent-ils invariablement les meilleures années de leur vie en service dans les grandes villes du pays ou à l'étranger ?

Nos petits Canadiens ne réfléchissent pas, ne calculent pas : voilà pourquoi ils sont imitateurs, routiniers, aimant les sentiers battus et les aventures, n'étant jamais contents de leur sort auquel ils ne voient d'amélioration possible que dans un perpétuel va-et-vient.

Alors ceux qui soutiennent qu'on fait un indigne trafic de livres d'école, que ces livres ne sont pas ce qu'ils devraient être, que les instituteurs et institutrices mal payés et partout déconsidérés ne sont pas toujours des personnes compétentes pour former le caractère d'un enfant, que notre système d'instruction n'est pas calculé pour réveiller les parents apathiques, les révolutionnaires, comme on les a appelés, ont donc raison.

On ne veut pas le dire directement, mais il faut bien céder à la pression.

MAGISTER.

Guillaume II A Jerusalem

L'empereur d'Allemagne, Guillaume II, qui visite en ce moment la Terre Sainte, vient de faire une belle action. Il a télégraphié au Saint Père :

"Je suis heureux d'informer Votre Sainteté que, grâce à la bienveillance de Sa Majesté le Sultan, qui n'a pas hésité à me donner cette marque de son amitié personnelle, j'ai pu acquiescer à Jérusalem la maison de la Sainte-Vierge. J'ai décidé de mettre ce lieu, consacré par tant de pieux souvenirs, à la disposition de mes sujets catholiques. Je prie Votre Sainteté d'agréer l'assurance de mon sincère attachement."

Sa Sainteté, il va sans dire, a télégraphié ses remerciements à l'empereur.

Guillaume II est un souverain profondément religieux. S'il avait le bonheur de posséder la foi intégrale, ce serait un second Charlemagne. — La *Vérité*.

GLOIRE EPHEMERE

Les effets de la politique de vacillation et d'incohérence inventée par la combinaison Tarte-Blair-Felding se font de plus en plus sentir. Voici comment s'exprime le *Moniteur du Commerce* rédigé par un bon libéral :

"Or, comment nos représentants, après s'être montrés : 1°. Protectionnistes, 2°. "British to the core" dans les actes et déclarations, au point de faire accroire à l'Angleterre que nous ne voulions chez nous qu'elle-même et ses produits, en les favorisant d'un rabais de 25 p. c. en douane ; comment peuvent-ils convenablement proposer une réciprocité commerciale aux Américains ?

"D'un côté John Bull qui a des droits acquis et qui a pour maxime de garder tout ce qu'il prend ; de l'autre l'Oncle Sam qui se dit lésé par nos procédés de préférence envers l'Angleterre.

"Les Américains n'ont que la seule réponse logique qui pouvait être faite. Notre gouvernement est dans une impasse, et le seul moyen d'en sortir est d'abandonner franchement, pour le moment, son projet de réciprocité avec les Etats Unis, quitte à se reprendre dans de meilleures circonstances. Nos voisins n'ont aucune disposition à la réciprocité avec le Canada et ils ne se gênent pas de le dire et de le faire voir."

Où sont les jours où Wilfrid Laurier reprochait aux conservateurs leur attitude envers les Etats-Unis.

LIBÉRAL.

POURQUOI

Pourquoi souffrir quand on a à sa portée le BAUME RHUMAL qui supprime la toux, le rhume, en un rien de temps. 142

A TRAVERS LES JOURNAUX

Le *Progrès de Valleyfield* est indigné.

"On nous rapporte, dit-il, qu'un orateur conservateur pérorait dernièrement sur le perron de l'église de St-Stanislas et que l'*Angelus* vint à sonner au beau milieu de son discours. Notre orateur se décoiffa et attendait patiemment son tour lorsque quelqu'un lui cria : "Récitez donc l'*Angelus*!"

— J'y ai songé, répliqua l'orateur, mais il n'y aurait personne capable de répondre."

"Inutile d'ajouter que les électeurs de St-Stanislas n'ont pas goûté cette plaisanterie de mauvais aloi. Ils savent leurs prières aussi bien que cet orateur et les récitent probablement plus souvent que lui."

Ça c'est de la haute politique qui nous rappelle le temps où Joseph-Israël faisait de l'ultramontanisme.

La *Presse* a toutes les audaces. Après son étonnante escapade au sujet de l'ermite de Mégantic elle a consacré une page à annoncer l'arrivée à Montréal du général Blauco qui était encore à la Havane.

L'intelligent reporter pas plus que l'intelligent rédacteur n'avait songé à se demander s'il avait la traversée en ballon ! Son imposture exposée elle ne songe pas à garder un silence prudent. C'est avec un dédain superbe qu'elle admette la *Minerve* :

"La *Minerve* nous arrive ce matin avec deux nouvelles intéressantes : la première, c'est qu'il n'y a pas plus de général Blanco au Windsor que d'homme dans la lune, la seconde, c'est que la différence d'heure entre San Francisco et Montréal l'a empêchée de recevoir à temps pour le publier ce matin, le compte-rendu de la bataille entre Kid Lavigne et Tom Tracy. Or, il se trouve que cette différence d'heure n'existait pas pour la *Gazette*, qui, elle avait ce matin, un compte-rendu complet de toute l'affaire.

"Quand à la nouvelle concernant le général Blanco, elle est de celles qui, vu la différence d'heure entre la publication des journaux du soir et la publication des journaux du matin, devraient valoir aux lecteurs un peu plus de détails que nous donne la *Minerve*. Nous allons compléter à la doyenne du journalisme montréalais et, par la même occasion, révéler au public, sinon les secrets, du moins les difficultés d'un service de reportage consciencieux autant que rapide."

Et l'explication se termine ainsi :

"Le reporter n'en entendit pas plus long. Il sauta dans sa voiture et fila comme un trait vers la rédaction de *La Presse* où il arriva juste à temps pour la publication de l'importante primeur."

Ainsi il n'y a que *La Presse* qui donne "d'importantes primeurs" rapidement et consciemment, et c'est la *Minerve* qui a tort !

Or dans le même numéro le grand journal publie des dépêches vraies mais vieilles de deux jours. En donnant moins de place à ses "importantes primeurs," il trouverait peut-être le moyen de publier les nouvelles ordinaires.

*
**

M. Firmin Picard, l'illustre.... homme de lettres de Ste-Rose, après une éclipse assez prolongée, est sorti des nuages. L'expression est littéralement vraie, car c'est des "montagnes crenelées de nuages" qu'il nous parle. Cette fois c'est en prose qu'il épanche son âme poétique, et la reproduction n'est pas interdite. Nous en profitons.

Voici ce que Firmin a vu le 25 novembre, sur l'avenue DeLorimier alors que "ce n'était plus le jour ; mais ce n'était pas encore la nuit."

"Au bout de l'allée formée par les arbres amaigris de l'avenue, là-bas, bien loin à l'occident, tout au fond de l'horizon.".....

Arrêtons pour admirer avec quelle précision l'écrivain nous indique l'endroit. Tout près du marché aux animaux, quoi !

..... Une large échancrure dans la nue, et dans cette échancrure tous les éclats les plus merveilleux de l'or jusqu'au pourpre, jusqu'au rouge le plus foncé, frangeant d'une frange admirable les lèvres de l'ouverture. A l'autre extrémité de l'horizon, vers le sud, presque derrière la montagne, dans une bande azurée échappée à la sombre draperie, glissait un orfroi orangé à la base des nuages, allant diminuant d'intensité à mesure qu'il s'avancait dans la petite bande d'azur.

Est-ce brossé un peu ! Quel paysage que cette "frange qui frange les lèvres de l'ouverture," que "cette bande azurée qui échappe à la draperie" et qui, sans sortir de la phrase devient une "petite bande d'azur."

Ce paysage, Firmin y tient, et le revoit sous d'antiques arceaux, alors que l'orgue lui enlève

" la force et la volonté " de se mettre à genoux. Drôle d'effet n'est-ce pas ! Mais c'est comme ça. Plus loin, il nous répète qu'il est " subjugué, impuissant." Puisqu'il se confesse il faut bien lui pardonner !

Mais il est assez étonnant de voir la direction d'un journal littéraire, ou soi-disant, entre de telles mains.

On dira que ça forme le goût des canayens.

RIGOLO.

C'EST TRISTE

Que de voir ces pauvres poitrines brisées, ces santés fatalement compromises, faute de s'être soigné avec un remède aussi sûrement efficace que le BAUME RHUMAL.

143

Le Vieux Lion a l'œuvre

Le vieux lion rentre ses griffes ! La *Patrie* de l'autre jour, publie une correspondance d'un abonné qui déclare qu'il est libéral et partisan des réformes scolaires, mais qu'il ne veut pas d'un ministre de l'instruction publique. Alors, il demande s'il est exposé à une excommunication politique.

La *Patrie*, l'organe de M. Tarte, fidèle à ses principes, répond qu'il n'est pas nécessaire de croire à l'institution divine du ministre de l'instruction publique pour être bon libéral. Elle annonce même officieusement que le gouvernement a remis à l'étude son projet de créer le nouveau ministre.

Ainsi après avoir menacé de foudres prochaines le Conseil Législatif qui osait s'opposer au nouveau *bill* de l'instruction publique, après avoir fait les frais de toute une compagne, le vieux lion rentre ses griffes.

Riendra-t-il à sa promesse de \$200,000 ?

Alors il serait absolument en ligue avec les ministres d'Ottawa. Il aurait un programme pour le temps des élections et un autre jour.... après.

Quels grands chefs !

RIEUR.

PATRIE

J'avais un ami alsacien qui était maître d'école après avoir été soldat. Il était sorti de l'armée avec le grade de sergent-major et la médaille militaire. Je ne sais pas comment on ne l'avait pas fait officier. Quand il eut fini son temps de service, son colonel lui conseilla de rester, en lui proposant de le faire adjudant sur l'heure. Il aurait été sous-lieutenant à la fin de l'année, et ce premier pas franchi, qui sait ? il pouvait être un jour officier supérieur. Il ne voulut pas.

Il y avait une amourette sous roche. Etant au régiment, il échangeait des lettres avec une payse, jolie personne, honnête et bien élevée, fille du maître d'école qui avait appris à Frédéric tout ce qu'il savait. Le sergent-major renonça de bon cœur à des espérances d'avancement qui pouvait lui apporter une désillusion ; il revint en Alsace, passa ses examens avec succès, se maria avec sa bonne amie, et obtint au bout d'un an l'école de son beau-père. Le traitement était suffisant pour des gens accoutumés à une vie modeste ; la médaille militaire rapportait une petite rente de cent francs, qui n'était pas à dédaigner, et quand il leur vint deux beaux garçons, mes amis se dirent qu'ils étaient en état de les bien élever pour la patrie.

J'étais allé, à la fin des vacances de 1869, passer deux ou trois jours à Mulhouse, chez Jean Dollfus, et je fis un crochet, en revenant de Mulhouse à Nancy, pour aller faire à Frédéric une visite promise depuis longtemps. Ils ne m'auraient pas mieux reçu si j'avais été leur frère. Il n'y avait pas de place pour moi dans leur maiscnette. Je pris une chambre dans l'auberge du village, qui était proprement tenue à la mode du pays. Je n'y rentrais que le soir, à l'heure de dormir, Frédéric portant une lanterne comme pour la roudé major, et je passais la journée entière avec la famille. Il avait été convenu, après de longs débats, que je payerais ma dépense. "Si vous voulez me donner l'hospitalité, leur avais-je dit, je l'accepte pour vingt-quatre heures ; mais si vous me laissez faire à ma guise, je passerai trois semaines avec vous." Je n'ai jamais mangé tant de choucroute, ni dîné de si

bon appétit. Mme Frédérick ne savait faire que les deux ou trois plats du pays ; elle les faisait très bien, avec une propreté parfaite, et servait ses convives avec une cordialité qui faisait le meilleur assaisonnement du repas. Les deux garçons, l'un de quinze ans, l'autre de treize, étaient rayonnants de santé et de force, un peu graves, un peu lourds, mais polis, affectueux. Il fallait voir comme tous ces gens-là s'aimaient ! Rien que de lire leurs sentiments dans leurs yeux, c'était pour moi une réjouissance.

Ils n'étaient pas mal logés. On entrait par la cour de l'école, bien munie de ses appareils gymnastiques. Il y avait deux classes contiguës, car Frédérick avait un adjoint. La maison du maître, bâtie avant les réformes, était très petite. On mangeait dans la cuisine, parce que Frédérick avait tenu à se faire un cabinet de ce qui aurait dû être la salle à manger. Au-dessus, il y avait deux chambres où ces quatre personnes étaient un peu à l'étroit ; et c'était tout. En revanche le jardin était très vaste, en plein rapport, un des plus jolis jardins, dans son genre, que j'ai jamais vus. On était saisi en y entrant d'une odeur saine de fleurs et de fruits dont l'air était embaumé. Il n'y avait pas un pouce de terrain perdu, pas une mauvaise herbe ; tout était sarclé, raclé, épontillé, protégé. On y voyait les plus belles espèces en fruits, en légumes : des fleurs communes, mais éclatantes et bien venues. Tout cela faisait le plus grand honneur au jardinier, qui n'était autre que Frédérick aidé de ses deux garçons. Il y avait au bout du jardin une tonnelle, toute tapissée de chèvrefeuille et de roses remontantes, d'où l'on découvrait une plaine bien cultivée, et au loin les premières montagnes de la chaîne des Vosges. La bourgade était tout entière de l'autre côté de la maison, de sorte qu'on était là comme en rase campagne. Un petit enclos, attenant au jardin, appartenait à Mme Frédérick. C'était l'héritage paternel. Une partie, au bord d'un cours d'eau, formait une prairie où paissait une belle vache. Le reste produisait un peu d'orge et de blé. "Je suis parfaitement heureux, disait Frédérick. Tous mes vœux sont remplis. Je n'ai qu'à remercier Dieu

et à lui demander sa bénédiction pour la carrière de mes enfants."

Je lui demandai ce qu'il voulait en faire. "Soldats d'abord, me dit-il ; et tous les deux, le plus jeune ne voulant pas entendre parler de dispense légale. Après quoi, ils seront maîtres d'écoles comme leur père, ou laboureurs, à leur choix. Ils passeront leur examen pour le brevet supérieur avant l'appel de leur classe, et avec succès, j'en réponds ; ce qui ne les empêche pas d'apprendre tout ce qu'un fermier doit savoir. L'aîné serait un excellent garçon de ferme dès aujourd'hui. Il s'est loué cette année pour le temps de la moisson, et ses gages ne nous sont pas inutiles."

Il voulut me montrer leurs cahiers, et me faire assister aux leçons qu'il leur donnait, quand ses autres élèves étaient partis. Je n'ai jamais pu persuader à mon ami Frédéric, ni à mon autre ami Jean Le Flô, qui était maître d'école à Saint-Jean Brévelay, dans le Morbihan, que je ne suis pas moi-même une sorte de maître d'école renforcé. Ils savaient confusément que j'avais été professeur à la Sorbonne jusqu'à la date de décembre 1851, et ils en concluaient que je devais être très fort en arithmétique, et avoir une coulée et une bâtarde magnifique. Les lettres que je leur écrivais auraient dû les éclairer sur ce dernier point. Ils pensaient peut-être que je réservais ma belle écriture pour les grandes occasions, et que je faisais du gribouillage dans l'intimité.

Je dois dire que l'écriture des deux écoliers faisait l'orgueil de leur père. Des pleins d'une vigueur, des déliés d'une finesse ; et une justification, si je puis emprunter ce mot à la typographie, d'une correction ! L'orthographe était satisfaisante. Avec cette écriture-là, pensai-je, ils seront fonctionnaires-fourriers au bout d'un an de service, et sergents-majors au bout de deux ans. "J'ai été obligé de leur apprendre bien des choses inutiles, me dit le père ; mais il fallait bien parcourir tout le programme en vue de l'examen. Si j'avais été libre, je les aurais poussés sur l'histoire de France."

Il avait, pour l'enseignement de l'histoire, une

excellente méthode. D'abord il enseignait à fond la géographie physique : les grands cours d'eau flottables et navigables, les montagnes, les côtes avec leurs ports, les productions des différentes provinces, leurs beautés qui sont inombrables. Il racontait ensuite la succession des rois et les principaux événements, en ne donnant que très peu de dates, pour qu'elles fussent bien retenues, et en faisant ressortir tout ce qui concourait à former l'unité de la France. Il insistait sur les chartes des communes, sur les Etats Généraux, sur les conditions des ouvriers et des paysans. Toutes les fois qu'il rencontrait un beau règne, un grand fait d'armes, une époque importante de l'histoire des lettres ou des arts, il s'arrêtait. Autant il était bref pour le tissu ordinaire des événements, autant il se montrait abondant pour tout ce qui était propre à faire aimer la France. Il lisait de longs chapitres de Henri Martin ou de Michelet, de Michelet surtout. Il me fut facile de voir que l'histoire ainsi enseignée charmait et passionnait ses élèves.

Quand il lui arrivait de citer Jeanne D'Arc, ou Dugueslin, ou Turenne, leurs yeux brillaient. Il leur faisait apprendre par cœur quelques beaux vers, et cela même faisait, suivant lui, partie de l'histoire. La révolution de 1789 était fêtée dans ce petit monde comme une résurrection de l'humanité. La Terreur y était maudite ; l'Empire exalté outre mesure. On devinait à peine le despote ; on voyait partout le victorieux. Le peuple souverain, la grande nation, la grande armée revenaient à chaque instant dans les récits du maître et dans les réponses des enfants. Ils exaltaient notre caractère chevaleresque, notre bravoure, notre extrême sociabilité. Jamais il n'y eut orgueil plus naïf, ni patriotisme plus sincère. Je remarquai avec plaisir que, tout en exaltant la France, Frédéric ne soufflait pas la haine contre les pays voisins. Je lui en fis la remarque. " Il vaut mieux aimer, me dit-il. Le monde est bon : la France est grande. Elle n'a pas besoin, pour se grandir, de rabaisser les autres pays."

Tout le monde sait comment l'Alsace se battit en 1870 et 1871. Il n'y avait pas dans toute la France, de province plus française, ni de plus guerrière. Tout le monde partit et se battit en

héros, même les enfants. Je ne fus pas étonné d'apprendre que Frédéric avait été nommé officier, et qu'il était, dès les premiers jours, très compté dans son régiment. Valentin (notre préfet) m'écrivit qu'il s'était signalé dans plusieurs rencontres, et qu'on l'estimait pour la rectitude de son jugement et sa bravoure calme et intrépide. Pendant l'investissement, nous vécumes à Paris comme dans une île lointaine, séparée du reste du monde, ne connaissant que les gros événements, les connaissant mal, et dans l'ignorance absolue de tout ce qui n'intéressait que les personnes. Après le siège vint la capitulation, la commune : autant de lamentables souvenirs. Ce n'était pas le moment, dans le torrent des affaires publiques qui nous entraînait, de songer à ses proches et à ses amis.

J'étais dans mon cabinet au palais de Versailles, occupé de la rédaction d'un rapport sur la nomination d'un évêque d'Ajaccio ; je donne ce détail pour montrer la précision de mes souvenirs. J'entendis du bruit dans l'antichambre, presque des cris. C'était évidemment l'huissier de service qui, se conformant à mes ordres, refusait d'introduire un visiteur récalcitrant. Tout à coup la porte s'ouvrit brusquement, et André, mon vieux valet de chambre, qui s'était trouvé là par bonheur, mit devant moi, sur mon bureau, un morceau de papier portant ces deux mots : La veuve de Frédéric et son fils unique." J'ai rarement éprouvé une douleur aussi poignante, même en ce temps fertile en douleurs.

Elle était plus calme que moi, les yeux secs, les joues creuses, les mains et les lèvres un peu tremblantes, vieillie de vingt ans, avec une grande mine encore sous ses haillons, car elle portait évidemment la livrée de la misère. Ainsi donc il était mort, ils étaient morts ! Elle tira de sa poche une croix d'honneur. On l'avait attachée sur la poitrine de mon pauvre ami, à l'hôpital. Il avait encore sa connaissance à ce moment-là. " Vous êtes un héros," lui avait dit le général. Il essaya de lever la main pour serrer celle qu'on lui tendait, mais il ne le put, la mort était sur lui. Il s'éteignit une heure après.

" J'appris ces détails par une lettre de son colonel, me dit-elle. Mon Paul avait dix-sept

ans, il s'engagea. Il me dit : " C'est mon tour. " Je n'essayai pas de le retenir. Je me dis que son père ne l'aurait pas fait. Il est parti. . . . " Puis, plus bas, et d'une voix tremblante : Ce n'est pas une balle qui l'a enlevé. Non. C'est la fièvre typhoïde. "

Je n'osai pas ce jour-là lui parler d'autre chose que de ses deux morts, et pourtant je ne pouvais détacher mes yeux de ces vêtements révélateurs. " Ils sont à la mendicité, me disais-je. Mais comment les secourir ? " Elle était épuisée. Je lui proposai de remettre au lendemain la suite de notre conversation. " J'ai beaucoup de détails à vous demander ; nous causerons de votre situation et de l'avenir de votre fils. En attendant, vous allez passer la nuit chez moi. " Ce n'était pas une belle offre. Nous n'avions qu'un lit monté pour toute la famille. Mes deux fils et moi, nous couchions sur des matelas posés par terre dans une des salles du musée. Elle refusa obstinément. Nous parvîmes à lui trouver une mansarde à l'hôtel de la Chasse. Je passai la nuit à chercher ce que je ferais d'elle. Ceux qui n'ont jamais passé par les affaires croient volontiers qu'un ministre trouve toujours tout à point la place qu'il lui faut. Il n'en est rien. Il y a des droits acquis, des règlements, des promesses faites ; très peu de places d'ailleurs pour les femmes. Elle avait droit à une retraite comme veuve d'un capitaine. Ce grade, donné pendant la guerre, en dehors des règlements militaires, serait-il reconnu ? Que serait cette retraite ? Il faudrait, en tout cas, l'attendre longtemps, et, en attendant, que devenir ? Je passai de bon matin chez Le Flô, qui était encore ministre de la guerre. Il me promit de presse la liquidation, et m'offrit sa bourse. Mais il ne s'agissait pas de sauver le quart d'heure. Il fallait prévoir une attente de plusieurs mois dans cette désorganisation générale de tous les services.

Je ne pus la faire venir qu'à midi. Je ne m'étais pas trompé. Ce long voyage, à travers les lignes allemandes, avec des chemins de fer ou encombrés ou rompus, avait été un supplice. On les avait arrêté plusieurs fois. Alsaciens réfugiés ! Ce n'était pas un titre à la protection des vainqueurs. Ils n'avaient littéralement man-

gé que du pain l'un et l'autre. Il lui restait encore une cinquantaine de francs ; " Mais disait-elle, nous n'étions séparés de la mendicité que par cette argent-là, et je ne pouvais me résoudre à le dépenser. Il a été admirable, ajoutait-elle, en me montrant son fils ; dans les moments les plus dangereux et les plus tristes, il ne pensait jamais qu'à moi. " Je comprenais bien que, depuis le départ de Frédérick, elle n'avait rien touché de son traitement d'instituteur.

Vous aviez un champ à vous, lui dis-je, une vache. . . — J'ai pu vendre la vache à des voisins, dit-elle ; et c'est de ce qu'ils nous en ont donné que nous vivons. J'ai vendu aussi tout notre mobilier. On m'en a bien peu donné ; ce n'est pas par dureté de cœur ; c'est que la ruine est partout. — Mais la terre ? " Elle eut l'air étonné : " Il fallait rester en Alsace pour la garder, devenir Allemands " Il était clair qu'elle n'en avait pas même conçu la pensée. Elle avait renoncé à une sorte de bien-être, et embrassé la misère noire, sans réflexion, comme une nécessité à laquelle on se soumet, parce qu'il n'y a pas d'autre issue. Cependant, me disais-je, une femme, une veuve !

Elle lut quelque chose de cela dans mes yeux. " L'armée ! " dit-elle. Je compris. L'armée allemande ! Je n'y pensais pas au premier moment : ces situations étaient si nouvelles ! L'enfant avait quinze ans. Resté en Alsace, il serait soldat, soldat allemand, à sa majorité, soldat dans l'armée qui lui avait tué son père et son frère, soldat contre la France. Ils ne me dirent pas alors qu'il venait surtout en France pour être soldat français, et soldat avant l'âge ; mais je le devinai. Ce n'était ni colère, ni soif de vengeance. Il voulait se donner. Elle voulait le donner. A la grâce de Dieu, il se battrait pour la patrie, comme son père et son frère, qui étaient morts pour elle. Ma pauvre amie parlait avec un calme apparent, et une anxiété secrète. Elle n'espérait qu'en moi ; mais elle ne se faisait aucune illusion sur ma prétendue toute-puissance. Qu'était-ce alors qu'un ministre ? Nous nous efforcions de sauver la France avec rien.

L'avons-nous sauvée ? Je crois que oui. Je l'affirmerais avec plus de certitude si nous pou-

vions oublier nos querelles intérieures, et travailler tous ensemble et d'un seul cœur à préparer nos soldats et nos ressources pour une lutte prochaine. Je vins à bout, en 1871 de caser mes deux naufragés. Je me chargeai du garçonnet, qui s'engagea dès qu'il eut ses dix-huit ans, devint officier au cour de son second engagement, obtint de servir au Tonkin, et s'y montra digne de son père et de son pays. Je trouvai immédiatement une petite place pour sa mère dans les ateliers de la Banque, grâce à M. Rouland que je connaissais à peine, et qui me rendit à cette époque plusieurs services du même genre. La mère et le fils, qui sont de bons Français, j'en réponds, sont restés de bons Alsaciens. Ils n'ont plus là-bas ce qui était pour eux deux la maison paternelle; ils n'y ont que deux tombeaux. — Ils y ont laissé leurs cœurs!

JULES SIMON

L'ONCLE FEDIA

Au temps de ma première jeunesse, il y avait dans le pays un vieux colporteur qu'on appelait l'oncle Fédia. Nul ne lui connaissait d'autre nom. D'où venait l'oncle Fédia? Avait-il jamais eu une famille, un seigneur, un métier plus chrétien? C'est ce que personne n'aurait pu dire. Il y en a tant, chez nous, de ces petites vies foraines isolées, errantes, qui ne tiennent à rien, ne servent à rien; il semble que Dieu les ait semées sans penser, puis perdues comme les mouettes sur la mer, les oiseaux inutiles, seuls, qui ne posent jamais. L'oncle Fédia tournait dans les villages; quatre ou cinq fois par an, on le voyait reparaitre avec sa télège, son petit cheval maigre et sa balle rebondie.

On ne l'aimait pas. D'abord il faisait un métier que les chrétiens abandonnent d'ordinaire aux bohémiens et aux juifs; avec sa casquette plate, sa longue pelisse de renard en lambeaux, sa mine craintive de chien battu, il ressemblait à un vaurien de grande route bien plus qu'à un honnête paysan russe, qui se présente convenablement en bonnet, en touloupe de mouton, l'œil franc et le rire aux lèvres. En outre, les villageois soup-

onnaient le vieux colporteur de jeter des sorts; on dit que tous ces gens ambulants sont coutumiers de la chose; ce n'est pas pour rien qu'ils ont au fond de leur sac toutes sortes de livres, de l'encre, des plumes, des lunettes avec lesquelles on voit un homme à trois verstes; cela va partout, inspectant chaque maison, cela vient coucher à la nuit et repart avant l'aube; quoi d'étonnant s'ils regardent de travers les enfants et le bétail?

Dans les habitations seigneuriales, on reprochait à l'oncle Fédia des méfaits plus sérieux: souvent, quand on avait eu l'imprudence de lui donner l'hospitalité, des objets ne se retrouvaient plus après le départ du vagabond; il manquait un couvert d'argent, une pièce d'étoffe. Les gens de l'office et de la cour étaient unanimes à accuser le porte. Enfin il passait pour un ivrogne fieffé; plus d'une fois on l'avait ramassé sur la route, étendu entre les roues de sa charrette. Il arrive, c'est vrai, qu'un homme s'abat de fatigue et de froid par ces nuits d'hiver: mais, le plus souvent on ne risque rien à supposer que cet homme est ivre. Pas une rixe de cabaret où l'oncle Fédia ne fût compromis; après force explications entre la police municipale et les habitués du lieu, force coups et force cris, il se trouvait toujours que l'auteur du désordre était cet étranger, silencieux et surnois dans son coin, accu-é par son méchant passeport mal en règle. A la suite de ces vilaines histoires, les enfants poursuivaient le colporteur dans la rue avec des huées et des pierres; il pressait le pas de son petit roussin et s'esquivaît tête basse, comme un homme qui n'a pas la conscience en repos. Bref, les braves gens ne pouvaient estimer ni aimer ce personnage équivoque.

Moi, pourtant, j'aimais l'oncle Fédia. Il faisait partie de toute mon enfance, il figurait dans ma mémoire à la place d'honneur où sont les impressions des joies vives. Du plus loin que je me souvinsse, le colporteur était inséparable des veilles de grandes fêtes. Quelle émotion, quand on entendait la clochette de son cheval au portail! Il entrait dans le vestibule bien chaud, avec sa pelisse de renard, son odeur de froid, de neige et de misère; il ouvrait sa balle d'osier

à double compartiment : que de trésors logeaient là-dedans ! Toute la maisonnée s'assemblait ; les filles de la cour, les yeux luisants de convoitise s'étouffaient pour mieux voir, elles fourrageaient à pleines mains les rubans, les broderies, les mouchoirs d'indienne. Moi, je guettais avec impatience le casier du fond, que je connaissais bien et où les jouets étaient empaquetés. Quand ma poche était vide de monnaie, l'oncle Fédia semblait comprendre ma mine désespérée ; il me glissait en dessous des regards très bons, vraiment ; il me donnait à crédit des couteaux de Toula et de belles images peintes de Souzda. Plus tard, c'est lui qui m'apportait des livres, de la poudre de chasse, des amorces.

Cependant mon père fronçait le sourcil et faisait des signes d'intelligence à notre vieux majordome, qui prenait son air de bouledogue en défiance. Aussitôt les emplettes terminées, le colporteur ne flânait pas ; il ficelait sa marchandise, on lui ouvrait la porte sans le perdre de vue dans la cour, et personne ne l'aidait à soulever sur sa charrette son pesant ballot. Souvent il me prenait envie de défendre mon vieil ami ; mais la hardiesse me manquait, et puis je savais déjà qu'on perd son temps à défendre ceux que tout le monde attaque.

La dernière fois que l'oncle Fédia vint chez nous, c'était un dimanche de grand carême, sur le tard, par une bien mauvaise journée de bourrasques. Avant de repartir, il regarda le ciel et me demanda timidement si on ne le laisserait pas coucher à l'écurie avec son cheval. A cette idée ma mère s'effraya et mon père refusa d'un ton péremptoire. Le vieux marchand s'éloigna sans insister. Je courus après lui, je lui dis à voix basse :

— Oncle Fédia, il y a la grange du moulin qui est ouverte, tu sais, au bas de l'écluse ; tu pourrais t'abriter là.

— Merci, bärine, me répondit-il, mais j'arriverai bien tout de même à la ville.

— Et si l'ouragan de neige te prend en chemin, qu'est-ce tu deviendras ?

L'homme fit son humble grimace de lièvre effrayé ;

— Ce n'est rien, bärine. Qui a souci de l'oncle

Fédia ? Il ne tient pas grande place dans le monde de Dieu ; s'il lui arrive malheur, cela ne gênera personne.

Jamais le colporteur n'en avait dit si long d'une haleine ; je m'en revins tout étonné, et je ne pouvais pas me persuader que ce fût un mauvais homme.

Le lendemain j'eus un peu honte de ma naïveté quand mon père, entrant dans ma chambre, tout ému, m'apprit la nouvelle du jour.

— Dieu merci ! s'écria-il, je t'ai pas écouté. Je te félicite sur le compte de ton protégé !

Et il me raconta comment on avait mis le feu, dans la nuit, à la maison d'un de nos voisins de campagne, un signeur qui menait durement les paysans et vivait mal avec eux. Mon père ne doutait pas que ce ne fut là un tour du mécréant qu'il avait failli héberger. En effet, on l'arrêta le jour même, vaguant dans un bois de pins près de la maison incendiée. Une enquête fut ouverte ; mais, malgré tous les efforts du procureur, on ne put trouver aucune charge décisive contre lui ; l'instruction démontrait la culpabilité d'une femme de notre village, une certaine Akoulina, employée dans la maison de notre malheureux voisin. Cette femme, congédiée la veille même du crime, après une scène violente de menace et de coups, n'avait reparu dans sa chaumière que le matin et ne pouvais justifier de l'emploi de sa nuit. La justice relâcha l'oncle Fédia non sans lui signifier quelques avertissements salutaires et l'ordre de quitter le pays.

Trois mois après, le procès criminel se jugeait au milieu d'une grande affluence de monde. Mon père fut cité comme témoin, Akoulina étant originaire de ses propriétés. Il partit pour la ville du district et consentit à me prendre dans sa voiture ; il me laissa, avec les chevaux, à l'auberge, en me recommandant de l'attendre patiemment. Cela ne satisfaisait pas le compte de ma curiosité ; je me glissai sur ses pas, je me faufilai dans la salle d'audience ; et là, blotti dans l'angle du poêle, près de la porte d'entrée, je suivis les débats avec une émotion bien naturelle à mon âge. Chaque détail de cette matinée est présent à mon souvenir.

Vous connaissez nos prétoires de province :

une salle nue, une double rangée de bancs à droite et à gauche ; au fond, sur une estrade, une table pour les juges ; au-dessus d'eux, contre le mur blanchi à la chaux, une grosse horloge ronde et un Christ. Ce jour-là, la salle était comble ; sur les bancs de droite, tous les seigneurs, les propriétaires de la contrée, les fonctionnaires de la ville ; sur les bancs de gauche, les paysans d'Ivanofka, le hameau incendié, et ceux de notre village, presque au complet. Au banc des accusés, la prévenue ; un peu derrière elle, une de ses parents amusait deux fillettes et portait un nouveau-né ; c'étaient les enfants d'Akoulina.

Toute mon attention se fixa sur cette femme. Elle était jeune encore, droite et forte, ni laide ni jolie ; une vraie figure de fille russe, ronde, plate, haute en couleur, avec une expression bornée et obstinée. Elle paraissait écouter à peine ce que le greffier marmottait de sa voix endormie ; elle ne regardait ni le public, ni les juges ; ses yeux demeuraient attachés sur le gros verre bombé de l'horloge, sur les aiguilles qui marchaient la-dessous ; par instants, ils se détournaient brusquement vers la porte d'entrée, puis revenaient à la pendule déçus et anxieux ; elle semblait attendre quelqu'un ou quelque chose que les heures devaient amener.

Le procureur lut son réquisitoire ; les imputations et leurs preuves étaient écrasantes pour Akoulina. Son mari, un mauvais drôle, était mort dernièrement d'excès de boisson et d'inconduite ; elle-même, restée veuve avec trois enfants avait toujours montré un caractère grossier, intraitable. Congédiée et frappée pour insolence par la dame d'Ivanofko, elle avait quitté la cour en proférant des menaces, devant tous les gens assemblés, quelques heures avant l'incendie ; elle répétait la phrase de nos paysans en pareil cas : " Je lancerai le coq rouge. " Dans la soirée, la prévenue aurait dit la même chose chez le meunier, en lui achetant une charretée de paille ; puis elle avait disparu. Elle était revenue dans notre village, le lendemain matin, toute lasse et souillée de boue, avec sa charrette vide, faisant semblant d'ignorer qu'Ivanofka avait brûlé dans la nuit.

Akoulina alléguait qu'elle avait été conduire cette paille et coucher dans une grange isolée, appartenant à un sien cousin, Anton Pétrovitch. Cet Anton, ayant quitté le pays peu après pour aller chercher fortune à Odessa, où il s'était enrôlé dans l'équipage d'un bateau étranger, l'instruction n'avait pu le retrouver ; mais l'absence de cet unique témoin à décharge n'offrait qu'une médiocre importance ; l'alibi invoquée par l'accusée était évidemment une mauvaise défaite, alors que tout concordait à établir sa culpabilité. Le procureur conclut en réclamant la peine édictée par la loi contre le crime d'incendie : la déportation en Sibérie.

On interrogea un grand nombre de témoins. Le seigneur d'Ivanofka déclara qu'aucun doute ne subsistait dans son esprit ; seule Akoulina avait pu mettre le feu à sa maison. D'autres personnes respectables fournirent des renseignements fâcheux sur l'accusée, nature brutale, agrie par la misère. Les dépositions des villageois furent sans intérêt. Aucun ne se départit de l'attitude invariable des paysans devant la justice ; une circonspection craintive, des phrases vagues éludant des questions directement posées, un grand soin à ne charger personne, un plus grand encore à ne pas se compromettre. Ils ne savaient pas comment le malheur était arrivé ; quelques-uns avaient entendu dire qu'on avait tenu des propos, mais qui, et quels propos, impossible de le savoir au juste ; d'autres avaient vu rentrer Akoulina, le matin, mais d'où et par quelle route, ils ne se souvenaient pas. Deux ou trois commères ne purent se tenir de raconter que l'accusée les avait battues ; l'une d'elles ajoutait, il est vrai, que cette femme se tuait de travail, que les trois petits enfants étaient des anges du bon Dieu, et que ce serait bien malheureux pour eux, ce qui allait arriver.

L'avocat, un petit blond imberbe, intimidé par les gros bonnets de l'auditoire, enfila quelques phrases pour appeler la pitié du tribunal sur cette veuve ; il plaça une harangue sur l'émancipation des serfs, qui devait ramener la concorde entre les classes.

Akoulina n'avait prêté aucune attention à l'interrogatoire des témoins, ni aux paroles de

son défenseur. Son regard errait toujours de l'horloge à la porte. Par ses brèves réponses on pouvait deviner ce qui se passait dans sa tête. De tous les éléments du procès, de toutes les explications de l'avocat, un seul fait était compréhensible pour ce cerveau obtus et le possédait tout entier, avec la tenacité de l'idée fixe ; un mot de son cousin Anton Pétrovitch pouvait la sauver, et elle ne pouvait être sauvée que si Anton entrait par cette porte, dans ce moment, et disait ce mot. Ils affirmaient tous qu'Anton était perdu sur des mers lointaines ; n'importe, puisque lui seul était le salut il fallait qu'il comparût, la justice de Dieu devait faire cela pour elle. Quelques jours auparavant, elle avait écrit à Odessa ; on avait répondu que des bateaux étaient signalés ; peut-être le sien, peut-être qu'il était en route pour venir, qu'il allait entrer. On sentait la pauvre femme cramponnée à cette espérance insensée : elle l'attendait, comme le naufragé attend sur l'océan la voile improbable, comme elle eût attendu un miracle dans l'église, si le prêtre l'avait annoncé.

À mesure que l'aiguille tournait, dépêchant les heures, cette attente se trahissait plus fébrile dans les yeux de l'accusée. Le président du tribunal l'interrogea une dernière fois. À toutes les questions, elle ne répondait que par ces quelques mots répétés à satiété :

— Je suis innocente. Je ne sais rien du feu. Qu'on demande à Anton Pétrovitch qu'il vienne, il dira ce qu'il faut. Je ne sais rien de ce qui est arrivé. Je suis innocente.

Elle le disait avec un tel accent de sincérité que la conviction de beaucoup était visiblement ébranlée, malgré les présomptions accumulées. Par ce qui se passait dans mon esprit, je saisisais très bien le revirement opéré depuis quelques instants dans l'esprit des juges et d'une grande partie de l'auditoire ; ce revirement se laissait voir dans le ton et les gestes attristés du président. Nous sentions tous qu'on ne pouvait faire autrement que de condamner cette femme, et nous sentions aussi qu'on la condamnerait avec doute, avec angoisse ; nous aurions voulu qu'il survint quelque chose d'imprévu, quelque chose

qui eût enlevé ce farceau de nos pairines ; pour un peu, nous eussions attendu l'entrée d'Anton Pétrovitch, si l'on avait pu croire à cette péripétie. Et puis c'était si navrant, ces enfants qui allaient être dans une heure des orphelins ! La mère ne reviendrait pas de Sibérie ou en reviendrait trop tard ; qui nourrirait ces pauvres êtres, seuls dans le monde, dans la misère ? Ils jouaient si tranquillement avec leur gardienne, sans bruit, sérieux, intimidés par la foule et la nouveauté du spectacle ! Involontairement, les juges avaient regardé plus d'une fois de leur côté.

En quelques mots, le président résuma les débats. Il laissait tomber, comme à regret, ces paroles qui, malgré lui, amoncelaient les preuves du crime et rendaient le châtement inévitable. Les juges se retirèrent et revinrent au bout d'un instant. Le président se leva, un papier à la main.

Alors, comprenant que c'était fini, Akoulina se raidit sur elle-même, secouée par un frisson de terreur ; elle étendit les mains derrière elle, pelpa convulsivement la tête de ses enfants, et soudain, tout d'une pièce, elle s'abattait sur le banc. Là, abimée à terre, étranglée par les sanglots, les mains et les yeux levés vers le Christ, elle éclata d'une voix déchirante :

— Christ sauveur, sauve-moi ! Seigneur, aie pitié de ta servante et de ses enfants ! Aie pitié

Entraînés par l'exemple et par les paroles sacrées, tous les paysans se levèrent d'un même mouvement, se prosternèrent sur le plancher et se signèrent pieusement.

A suivre.

EUG. MELCHIOR DE VOGÜÉ.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
 RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."
 HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes récompenses à l'Exposition de Chicago



For information and free Handbook write to
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No free librent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., 361 Broadway, New York City.

PERTE DE LA VOIX
 Après une Sévère Bronchite
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU
Pectoral-Cerise d'Ayer,
 LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication. Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.